

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 130 (2004)
Heft: 20: Alémaniques

Artikel: Le quatuor d'Alémanie
Autor: Della Casa, Francesco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99345>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le quatuor d'Alémanie

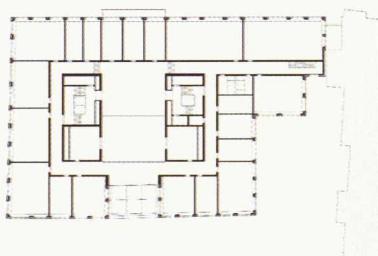
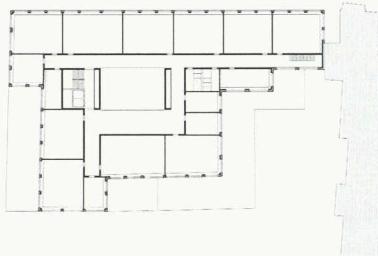
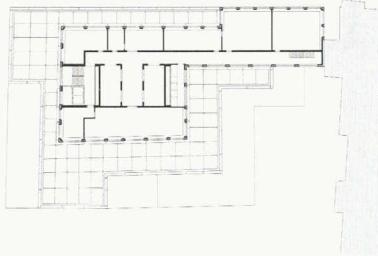
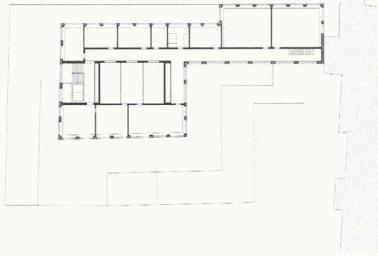
Le périple à travers la Suisse alémanique débute à Zurich, comme s'il fallait commencer par prendre acte de l'effet de centre revendiqué par ses habitants. Il se poursuit en suivant une boucle, qui conduira tout d'abord dans les Préalpes fribourgeoises, dans les Alpes du Haut Valais, avant de revenir sur les bords de la Sihl. D'une certaine manière, pour le voyageur qui a rassemblé plans et vues avant son départ, c'est comme si le premier bâtiment avait lancé un thème qui, d'écho en écho, varie, se module, trouve des contrepoints au fil de la pérégrination. Jusqu'à former une petite mélodie, fredonnée en marchant.

La carrière, le gouffre

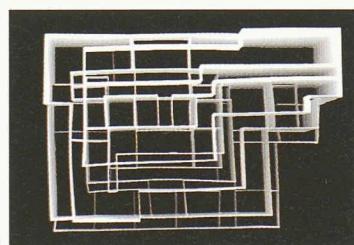
Situé à proximité de la gare principale de Zurich, le bâtiment de la Haute école de commerce et d'administration du Sihlhof à Zurich a été réalisé entre avril 2001 et avril 2003. Ce mandat a été attribué au jeune bureau zurichois Giuliani-Hönger à la suite d'un concours sur invitation lancé en 1999, réunissant dix bureaux.

Le programme défini par le maître de l'ouvrage, la Société suisse des employés de commerce (KSV), comprenait deux unités conjointes, une Haute école de commerce et d'administration et une Haute école pédagogique. Relativement exigüe, la parcelle mise à disposition occupe l'angle nord d'un îlot, à l'intersection de la Lagerstrasse et de la Militärstrasse.





3



4



5

En partant du volume maximal autorisé, la forme du bâtiment propose une réponse urbaine différenciée. Sur la Lagerstrasse, il offre un front de rue représentatif dans le prolongement de l'immeuble « Clipper », en adéquation avec les ambitions de l'Ecole. Il présente une forte connotation analogique avec les codes architecturaux prisés par les grandes sociétés financières zurichoises. Il s'en distingue néanmoins par la subtilité de la composition de la façade, dont le rythme est scandé par trois formats d'ouvertures. Sur l'arrière, en réponse à l'échelle plus réduite des bâtiments voisins, les volumes sont découpés en escalier, tous les deux niveaux. Ces retraits progressifs créent autant d'espaces extérieurs accessibles. Vue de dessus, l'arête offre au regard une découpe nette, sans acrotère. Les garde-corps métalliques sont placés en retrait d'un mètre environ, invisibles d'en bas. L'eau de ruissellement est récoltée dans un canal recouvert de dalles perforées, identiques au revêtement de sol extérieur. Il en résulte l'apparence d'un empilement de blocs parfaitement découpés, évoquant les carrières de marbre. Lisse et clair, le béton poli des parements de façades accentue encore cette référence.

Fig. 1 à 9 : Le bâtiment de la Haute école de commerce et d'administration du Sihlhof à Zurich

Fig. 1 : Vue du bâtiment voisinant l'immeuble « Clipper »

*Fig. 4 : Maquette structurelle
(Documents Giuliani-Hönger, photos Walter Mair)*

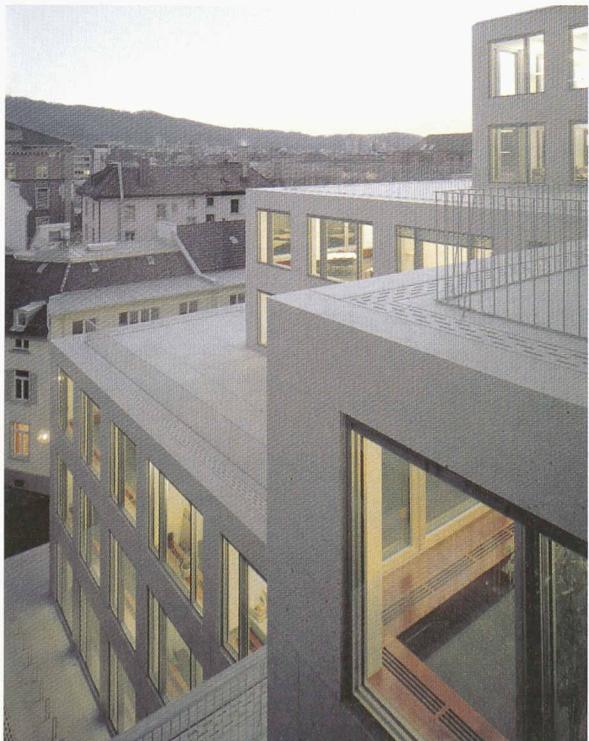
L'espace majeur intérieur, autour duquel s'enroulent les cellules des salles de cours, semble avoir été excavé dans la masse, sur toute la hauteur du bâtiment. La complexité du programme, l'interpénétration de deux institutions d'enseignement distinctes, contribuent à donner l'impression que le vide se dilate et se contracte, horizontalement et verticalement, sans discontinuité aucune. Il en résulte d'infinites variations de la perception spatiale, qui paraît parfois écrasante, parfois intime, jamais répétée. Le vide est ici sculptural.

La luminosité naturelle, blafarde, évanescante, captée sur le toit et parfois en façade, à peine renforcée ça et là par quelques luminaires encastrés, se faufile à travers le bâtiment. Elle participe de cette impression de traverser gouffres, crevasses, ponts, surplombs, abîmes. Les deux escaliers reprennent cette grammaire irrégulière, apparaissent comme taillés dans la glace, en paliers et volées inégaux, les mains courantes se dépliant selon une pente qui varie sans cesse.

Qu'on le perçoive de l'intérieur ou de l'extérieur, le bâtiment construit une référence alpestre, dont la naturalité est réinterprétée dans l'ordre orthogonal. Il propose une idéalisation des Alpes, transposées dans la cité.

Lorenzo Giuliani, né en 1962 à St. Moritz, a obtenu son diplôme d'architecte en 1988 chez le professeur E. Studer. Assistant auprès des professeurs E. Studer et A. Corboz, il ouvre son propre bureau en 1991 avec Christian Hönger. Ce dernier, né en 1959 à Zurich, a obtenu son diplôme d'architecte en 1988 chez le professeur D. Schnebli. Il fut assistant auprès des professeurs E. Studer et B. Klein.

Le bureau Giuliani-Hönger a notamment réalisé le bâtiment de la Haute école de tourisme à Samedan (1997), diverses transformations comme le musée Kulturama à Zurich (2000), la maison de commune d'Amriswil (2001), un immeuble à la Seefeldstrasse (2003) et l'immeuble « Clipper » (2004). Parmi les travaux en cours, notons la « Siedlung » Kappenbühl à Höngg, une halle de sports à Lindau, une école à Männerdorf, le centre des Hautes écoles de la gare Nord à St-Gall et la transformation de la caserne Reppischthal à Birmensdorf.



6 TRACÉS n° 20 - 20 octobre 2004



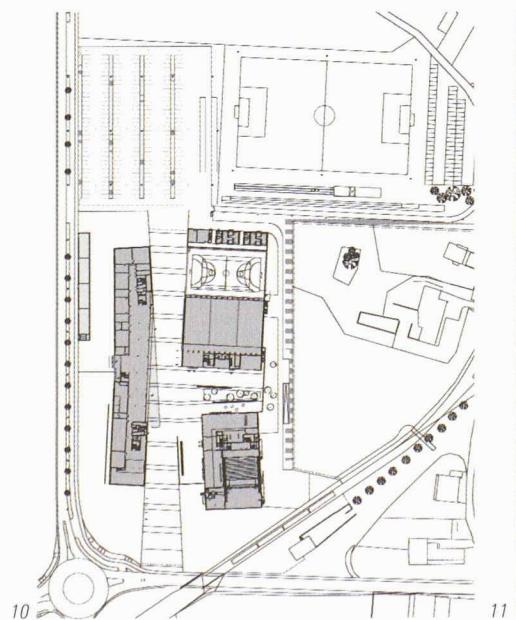
7



8



9



11

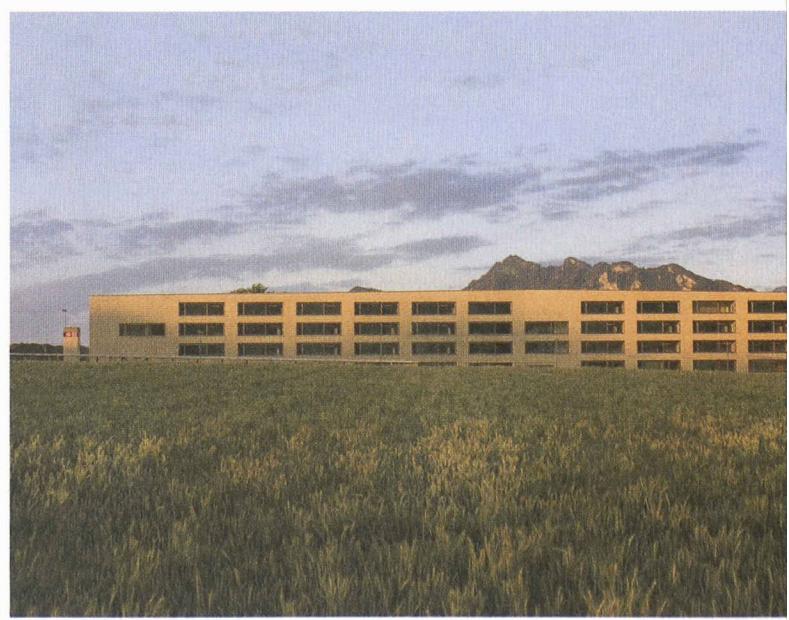


Fig. 10 à 18 : Le cycle d'orientation de la Tour-de-Trême

Fig. 13 : Le béton de parement en façade
(Documents sabarchitekten, photos Michael Fontana)

Le bloc erratique

On s'éloigne de la métropole zurichoise pour parvenir jusqu'aux limes du territoire alémanique, la Sarine. En arrivant à Bulle, on peine à croire que l'on se trouve dans une zone caractérisée par l'économie rurale. On pénètre en effet tout d'abord dans une zone périurbaine encombrée de supermarchés, on traverse le bourg historique avant d'arriver en limite de l'agglomération, là où se situe le nouveau cycle d'orientation de la Tour-de-Trême. Face aux Préalpes fribourgeoises, au Moléson et à l'éperon de Gruyères. En ce jour d'inauguration, la foule se presse sur le préau et dans les trois corps de bâtiment - le théâtre régional, la salle de sports et le bâtiment des classes - qui l'environnent. Le préau, espace oblong descendant en pente douce vers le sud, évoque de manière très précise les grandes places de marché aux bestiaux que l'on trouve dans les cités fribourgeoises.

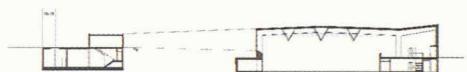
D'emblée, le visiteur venu de la ville perçoit qu'ici, l'orthogonalité est contestée, érodée, abrasée. Les grands pans de façade sont fléchis de quelques degrés. L'intention se dévoile dès que l'on regarde le ciel, dont la nébulosité fréquemment variable crée d'infinies variations de lumière sur les facettes du bâtiment. La ligne des corniches suit la même règle : apparemment horizontale, elle s'incline ou se redresse imperceptiblement. Si l'on s'éloigne, pour considérer l'insertion de l'ensemble dans le territoire, cette érosion subtile crée un doute : est-ce là œuvre humaine, ou bloc erratique dans la plaine ? L'architecture simule, oscillant entre ce qu'elle est - un artefact - et ce qu'elle souhaite exprimer - un objet trouvé, laissé là par les forces de la nature.



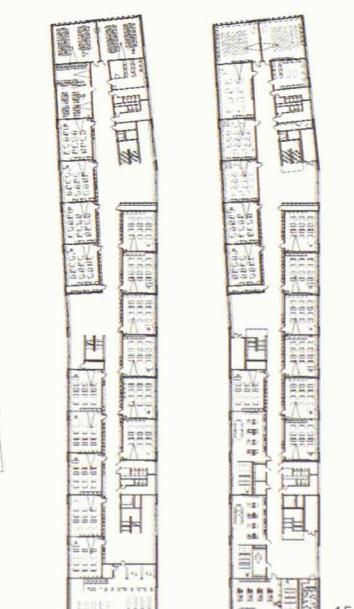
12



13



14



15



16



17



18

La matérialisation des parements en béton avait été l'idée forte du concours, dont le moto était « Le beau temps et la pluie ». Après décoffrage, le béton est sablé de manière à en araser la couche lisse superficielle. Composé de granulats en calcaire, de couleur jaune pâle, il prend une couleur de miel sous la pluie. Ce type de traitement, développé spécialement pour ce bâtiment - les essais successifs restent visibles dans le couloir de liaison souterrain -, fait référence à l'Université de Miséricorde à Fribourg, œuvre de Honneger et Dumas. L'ingénieur civil Jacques Dorthe fait état de la difficulté qu'il y a eu à faire admettre au maître de l'ouvrage que l'on attaque ainsi la couche superficielle du béton afin d'augmenter sa sensibilité aux intempéries.

Le maître de l'ouvrage, c'est l'association d'une quarantaine de communes de la Gruyère. Toutes étaient représentées au sein de la « commission de bâtisse », toutes ont fait adopter les dépenses par leur conseil communal. Un micro-fédéralisme complexe, ayant pour but de créer un équipement d'enseignement régional, doté d'un théâtre de 800 places. Ce regroupement a permis d'atteindre la taille critique qui est celle de la grande ville. Par un curieux effet de miroir, quand l'Ecole du Silhof propose une idéalisation des Alpes, ici, dans les Préalpes fribourgeoises, c'est la ville que l'on a cherché à reproduire.

Un concert donné lors de l'inauguration permet d'apprécier la remarquable acoustique du théâtre, réalisée à l'aide de moyens rustiques. Les parois sont recouvertes de planches en sapin de largeurs variables, posées champ contre champ. Le même dispositif est du reste utilisé pour le plafond de la salle de sports.

La rusticité des détails de construction est ici une règle, dictée par le désir de correspondre à la culture constructive d'une région de moyenne montagne, où chaque dépense est soigneusement comptée. Pour l'éclairage des salles de classe ou des longs boyaux des couloirs, de simples tubes néons sont suspendus, ou disposés selon un jeu irrégulier à même les plafonds en béton brut. Les armoires de la bibliothèque sont d'un modèle courant, solide et bon marché. Elles sont encastrées dans des parois comportant de larges panneaux en bois clair, dont la texture apparaît ici comme l'expression d'un luxe simple et naturel.

L'investissement global s'est élevé à 67 millions de francs, pour un prix de Frs 435.- par mètre cube SIA.

Fig. 19 à 26 : Le bâtiment de la banque Raiffeisen à Bitsch

Fig. 22 : Maquette matérialisant l'espace intérieur public

Fig. 24 : La façade éblouit le visiteur tel un pan de glacier.

(Documents et photos Graber & Steiger)

Le glacier

En contrebas de la route qui mène de Brigue aux cols de la Furka, du Nufenen et du Grimsel, au fond de la vallée encaissée du Haut-Rhône, le bâtiment de la banque Raiffeisen frappe par sa blancheur réverbérante. Il ressemble à un bloc de glace taillé, comme détaché des glaciers d'Aletsch et du Rhône qui s'étirent plus haut, qui aurait dévalé la pente avant de s'immobiliser en plein milieu du village.

Ici aussi, c'est jour d'inauguration, le voyageur en retard a manqué les discours et la bénédiction. La fanfare joue sur le pré, les villageois se pressent à l'intérieur de la banque, avec l'excitation que procure le privilège de visiter un coffre ouvert, bientôt inaccessible.

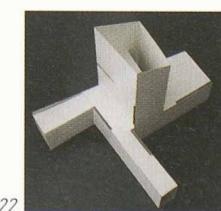
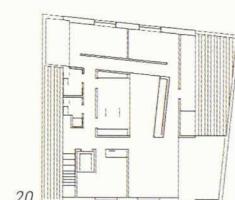
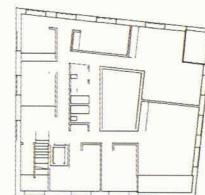
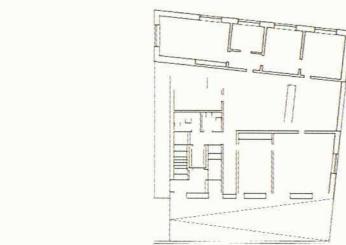
L'entrée, un boyau évases, conduit dans un vaste espace qui s'ouvre frontalement sur le flanc de la vallée, latéralement sur un petit couloir prenant la lumière en façade, et verticalement. Prise en toiture, la lumière zénithale tamisée s'écoule long de parois blanchâtres, donnant au visiteur l'illusion qu'il est tombé dans une crevasse.

Les façades lisses du bâtiment sont recouvertes d'un enduit à la chaux en pâte, appliqué en quatre couches à la spatule métallique, qui leur donne une blancheur mate et néanmoins irradiante. Le même traitement se retrouve à l'intérieur. Le meuble de réception - la banque - est en Corian blanc.

Les deux étages supérieurs sont occupés par des appartements. Celui du dernier étage est percé de trois espaces extérieurs ouverts sur le ciel.

Les ouvrants doubles (bois à l'intérieur, métal à l'extérieur, pare-soleil inséré dans l'espace intermédiaire) ont été réalisés conjointement par un serrurier métallique et un menuiser. Le système d'ouverture pivotant s'articule sur un double pivot. À l'extérieur, les ouvrants s'alignent avec précision sur le fil de la façade, ce qui contribue à l'effet de réverbération recherché. L'absence d'avant-toit, le traitement minimal des renvois d'eau participent de cette même cohérence. À l'in-

Niklaus Graber et Christoph Steiger, tous deux nés en 1968 à Lucerne, ont obtenu leur diplôme d'architecte en 1995 à l'ETH Zürich, chez le professeur H. Kollhoff. Après avoir collaboré avec les bureaux Herzog & de Meuron à Bâle et H. Kollhoff à Berlin, ils ont ouvert un bureau commun, en 1995 à Lucerne. Ils ont notamment réalisé un centre scolaire à Obermarch (2001), la halle polyvalente et sportive Kuonimatt à Kriens (2002), la mairie/banque Raiffeisen à Wollerau (2002).





23

térieur, les dimensions massives du cadre de bois de l'ouvrant sont l'unique référence à l'architecture du chalet, fichés dans la masse blanchâtre des parois comme des objets.

La forme et la matérialité du bâtiment, dont la compacté s'inverse par expansion spatiale à l'intérieur, renvoient immédiatement aux référents culturels des habitants de la vallée. La crainte séculaire de la catastrophe ou de l'accident de montagne, la présence dominante des sommets sont ici traduites dans l'architecture de la banque. Néanmoins, celle-ci

ne fait aucune concession au contexte vernaculaire ou aux codes convenus de la représentation bancaire. Elle parvient, avec des moyens expressifs originaux, à exprimer une familiarité formelle. Pour autant, ce projet s'inscrit dans une recherche contemporaine autour des questions du rapport entre architecture et sculpture. Celles-ci s'articulent par l'expression de la massivité et de la matérialité, l'évocation d'un objet « trouvé », la densité du vide, la lumière. L'orthogonalité est, ici aussi, imperceptiblement altérée.



24



26

Terre

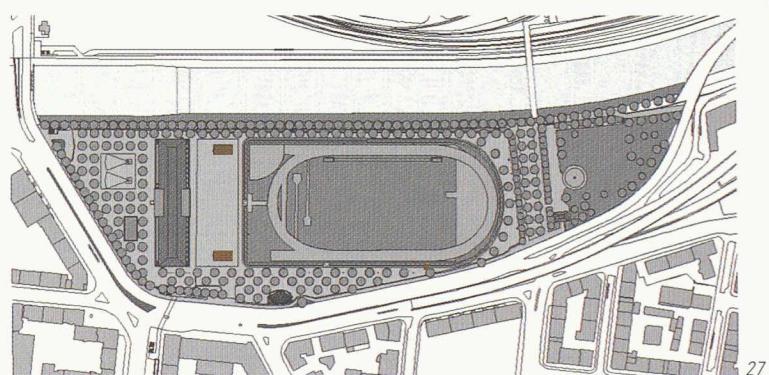
Retour à Zurich, où Roger Boltshauser a édifié trois édicules sportifs dans le parc du Sihlhölzli, dédié aux activités sportives et de délassement. Situé le long des berges de la Sihl, ce parc fut réalisé en 1932 par Hermann Herter. Les deux éléments principaux sont un anneau d'athlétisme et une salle de gymnastique, dont le corps de bâtiment se caractérise par une forte symétrie, soulignée par deux registres latéraux de fins pilastres et par son implantation précise dans le prolongement de la piste de course. À l'est du parc, on note la présence d'un pavillon de musique, en forme de coquillage, réalisé par Robert Maillart.

Boltshauser a placé deux bâties semblables - par leur surface au sol, leur hauteur et leur matérialisation - de part et d'autre de l'espace séparant la salle de gymnastique et la piste de course, de manière à s'insérer dans le système symétrique voulu par Herter. Le troisième édifice, une tour d'arrivée et de chronométrage comprenant deux niveaux, constitue un point de repère élancé à l'autre extrémité de la piste. En renforçant la symétrie, d'une part, en la rompant, de l'autre, les trois édicules créent une tension nouvelle dans ce paysage urbain. Cet effet est renforcé par un choix de matérialisation surprenant et remarquable : les murs de chacun des trois bâtiments sont en terre damée, les dalles et les toitures étant en béton apparent.

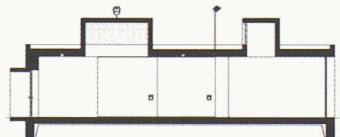
La texture ainsi obtenue évoque les berges abruptes d'un fleuve, dont l'érosion aurait lentement fait apparaître les minces couches horizontales de limons et de graves. Massifs et pesants, ces parallélépipèdes feignent avoir été taillés par le fleuve voisin, malgré le caractère d'abstraction que leur confère la géométrie. Ils jouent de ce paradoxe, qui les fait apparaître comme sculptures trouvées, jusque dans leur mise en œuvre : la terre a été insérée couche par couche entre les banches, puis damée jusqu'à obtenir la densité et la capacité portante souhaitée. Les dalles de toiture, la dalle d'étage de la tour de chronométrage, en béton apparent, apparaissent en façade avec une épaisseur, et donc une masse plus importante que celle dictée par les règles du calcul structural. Elles donnent donc l'impression de compresser les parois de terre et de les plaquer - dans ce contexte sportif, au sens rugbystique du terme - plus fortement sur le sol.

La tour de chronométrage comprend également deux fenêtres situées sur l'angle, mais ouvertes sur l'un des côtés, aveugles sur l'autre. Cette disposition subtile paraît en contradiction avec le système constructif. Elle a pour but de renforcer optiquement l'expressivité massive du corps de bâtiment, par une référence conceptuelle que l'auteur attribue à Ludwig Mies Van der Rohe.

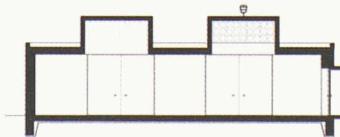
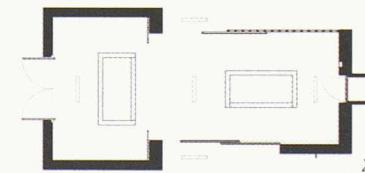
Roger Boltshauser, né en 1964, a obtenu son diplôme d'architecte, couronné par le prix Willy Studer, à l'ETHZ en 1995. Entre 1997 et 1999, il est assistant du professeur P. Märkli. Il est actuellement professeur à la HES Ostschweiz de Coire. Après avoir fondé sa propre agence, il a notamment réalisé une salle de sports triple à Münchwilen (2003) et l'agrandissement d'une école à Adliswil (2004). Parmi les travaux en cours, notons la restauration et l'agrandissement de l'Hôtel de Ville de St-Gall, la restauration d'une école à Hirzenbach, avec ajout d'un jardin d'enfant et d'une salle de sports, et la construction d'un immeuble sur la Kolinplatz à Zoug, à l'endroit où s'élevait un bâtiment datant de 1450, détruit par un incendie.



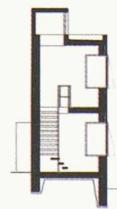
27



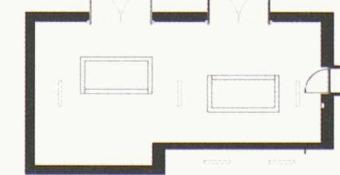
28

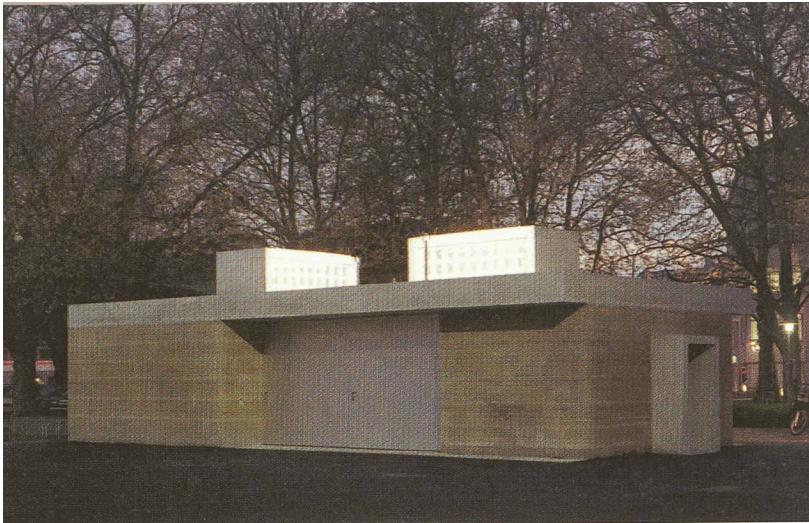


29

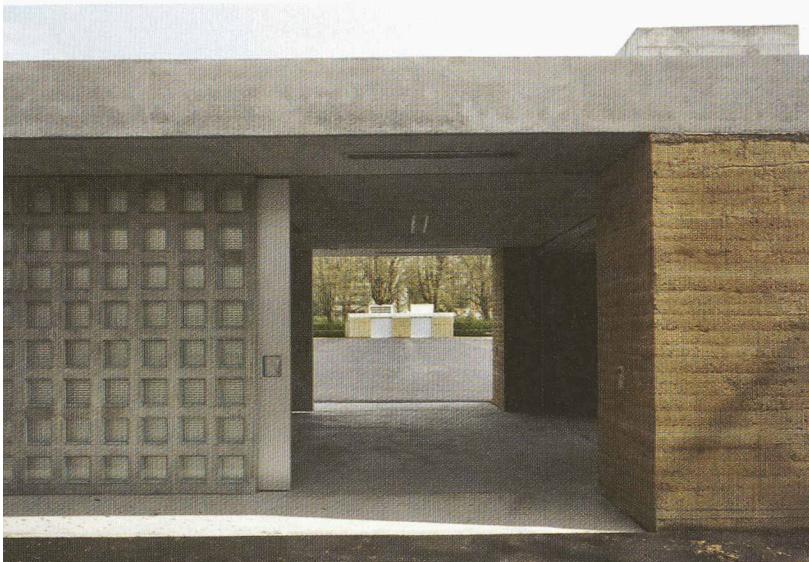


30





31



32



33



34

Ce périple entre ville et montagne fait apparaître l'existence de questionnements croisés, réels ou supposés, entre les auteurs des quatre objets visités. Ils explorent le rapport entre architecture et sculpture, en traitant les effets d'expression de la masse, de la densité, du vide.

On peut repérer, dans ces quatre propositions, l'influence du travail de Peter Märkli, qui appréhende l'architecture comme une suite d'approximations, et dont le musée de la Congiunta représente sans doute dans cette perspective l'exemple le plus saisissant. Mais aussi celle de Hans Kollhoff, pour qui l'architecte devrait, même pour un programme banal, « rechercher ce qui pousse à la forme »¹. Le rapport au lieu offre une multiplicité de fictions ou d'interprétations possibles. Les questions de la peau, de la matérialité de l'enveloppe, sont alors évoquées par leur rapport métaphorique au contexte : béton abrasé comme un éperon rocheux à la Tour-de-Trême, béton évoquant le marbre au Silhof, chaux réverbérante comme un névé à Bitsch, terre « à vif » du Sihlhölzli.

¹ Propos rapportés par Martin Steinmann in « Forme forte », Birkhäuser 2003, p. 198

Pour autant, ce rapport entre architecture et sculpture laisse ouvertes quelques questions irréductibles : celle de l'usage, que l'architecte doit résoudre avec ingéniosité pour trouver une cohérence avec ses intentions formelles ; celle du montage, plusieurs matériaux devant trouver une combinaison efficiente simulant une masse ; celle du temps, qui va agir par altérations souvent différentes de celles intervenant sur une œuvre sculptée.

Cet écart peut être illustré par les réflexions d'Auguste Rodin à propos de la cassure. Quand il brise les membres de son « Torse d'homme », il le fait pour ne conserver que l'effet du volume, sans l'anecdote. Il suffit d'essayer d'envisager un tel type d'action en architecture pour en mesurer la difficulté, que seule l'action involontaire - la ruine - peut permettre reproduire. En inversant le questionnement, il faudrait alors explorer le champ de la sculpture contemporaine, lorsqu'elle affronte la valeur d'usage.

Francesco Della Casa